

de l'Afrique, elle est grossière et désagréable.

Quoique nous sachions avec combien d'ardeur cet art était pratiqué dans la Grèce, nous ne connaissons cependant rien de certain sur sa nature. L'histoire nous apprend que les musiciens étaient comblés d'honneurs et que leur paie était énorme. Amœbæus, joueur de flûte, reçut pour une seule soirée au théâtre, une récompense de \$1000.

Les Romains paraissent avoir emprunté des Grecs leur connaissance de la musique. Un des plus grands patrons de cet art fut l'empereur Néron. Il tenait à ses frais 5000 musiciens qui tous, après sa mort, probablement à cause de la haine qu'inspirait sa mémoire, furent chassés de Rome. Dès lors la musique commença à tomber chez les Romains.

Dans tous les pays la musique a formé une partie des cérémonies religieuses, mais surtout parmi les chrétiens qui se faisaient un devoir de chanter des psaumes et des hymnes à la gloire de Dieu. Il faut remarquer que les psaumes étaient chantés à l'unisson par toute la congrégation, et les hymnes par une seule voix ; la combinaison des sons, la réunion de voix ou d'instruments, chantant ou jouant différentes parties, que nous appelons aujourd'hui harmonie, étant entièrement inconnues.

Après l'établissement du christianisme par la loi (A. D. 312), St. Ambroise évêque de Milan, voyant que tout le système de la musique sacrée était tombé dans une grande confusion, travailla à la réformer. Il composa et introduisit (386) le *Cantus Ambrosianus* ou *Chant Ambrosien*, et effectua ainsi une grande amélioration et dans la musique et dans la manière de la chanter. Dans le sixième siècle St. Grégoire, qui était musicien, donna une nouvelle étendue au chant religieux et releva aussi la notation ou méthode d'écrire la musique. Le saint évêque y substitua des lettres romaines et désigna les sept notes de la première octave par les majuscules A, B, C, D, E, F, G, la seconde octave par a, b, c, d, e, f, g ; et la troisième en doublant ces lettres. Le système de notation par des points, actuellement en usage, fut introduit au commencement du onzième siècle par un moine nommé Gui d'Arezzo.

L'introduction de l'orgue dans l'Eglise de Rome (671) occasionna l'organisation du chant Grégorien pour deux voix. Ceci fut appelé désaccord. Ce chant fut subséquemment arrangé pour trois, quatre, et même un plus grand nombre de voix. Les premières marques employées pour des notes musicales furent le carré quand il s'agissait d'appuyer longtemps sur le même son et le losange pour le contraire. De ces marques ont été formés les caractères du plainchant dont on se sert aujourd'hui.

De la musique profane de cette époque on ne sait rien de certain ; cependant on prouve clairement que chaque peuple avait ses mélodies nationales et ses poètes qui chantaient les actions héroïques de son chef et dont les chants grossiers étaient les seules chroniques de ces temps.

Le caractère essentiel de la musique de l'Eglise de Rome, qui s'étend dans une si grande partie de l'Europe et de l'Amérique, fut fixé, comme nous l'avons déjà vu, par St. Grégoire. Les progrès qui se sont faits depuis, consistent dans la perfection à laquelle on a porté la science de l'harmonie ; l'introduction des accompagnements de l'orchestre, en addition à ceux de l'orgue, dans les messes de l'Eglise ; et de l'invention, dans le 16ème siècle, de l'Oratorio ou drame sacré.

Vers le milieu du onzième siècle la notation comprenait la double longue, la longue parfaite, la longue imparfaite, la ronde et la blanche, avec des points pour prolonger leur durée et des repos correspondants.

Il ne se fit aucun changement dans l'harmonie pendant plus d'un siècle après ce temps. Mr. Charon attribue ceci à l'événement des croisades qui captivèrent l'attention de toute l'Europe.

(à continuer.)

L'ABELLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 13 JUILLET, 1850.

Qui eût dit aux écoliers de 1750 qu'un jour, la communauté comptant 180 écoliers, partirait un beau matin pour St. Thomas, y resterait 10 heures et reviendrait encore à Québec avant soleil couché, qui l'eût dit aux écoliers de 1750, voire même aux physiciens de ce temps là, eût vu ses paroles accueillies comme le conte de Croque-mitaine qui faisait sept lieues d'un pas quand il avait ses grandes bottes.

Allons ! MM. les huitièmes de 1850, vous voilà plus savans que les physiciens de 1750 ; car vous ne doutez pas de la possibilité de faire en un jour le voyage de St. Thomas où vous vous êtes si bien amusés mardi depuis 9 heures du matin jusqu'à cinq heures du soir ?

Pour l'intelligence de ce qui précède j'ajouterai quelques mots au cas qu'une *Abelle* perdue parvienne aux écoliers de 1950 qui iront à Rome en ballon et reviendront coucher ici le même soir.

Les huitièmes d'alors gloseront bien sur la bonhomie des physiciens d'aujourd'hui.

Mardi, à quatre heures du matin, nous quittions Québec à bord de l'*Alliance*. Le temps, un peu froid, était magnifique. Le soleil se levait sur l'île d'Orléans ; à gauche, nous avions Maizerets, la côte Beauport et le *Saut* qui précipite de 170 pieds ses bouillons d'écume ; derrière nous Québec... — Ah ça rédacteur ! grâce de tes descriptions. Nous avions des yeux comme toi ! à l'ordre du jour. — Je me mords les pouces et je continue.

Nous étions vis-à-vis St. Michel, il était environ cinq heures et demie quand le déjeuner, que les appétits aiguisés par le grand air désiraient ardemment, commença pour ne finir que longtemps après six heures.

Lorsque nous eûmes dépassé le bout de l'île d'Orléans et l'île Madame entre lesquelles nous aperçûmes la grande et la petite ferme de St. Joachim et le *Petit Cap* dont nos confrères gardent un si riant souvenir, nous nous rapprochâmes de la Grosse-île dont nous serrâmes le quai à quelques arpens. Je dirais bien un mot de ce rocher sauvage, du joli groupe de maisons qui entoure une chapelle près du quai, du lazaret composé de plusieurs bâtisses blanches rangées comme un bataillon, mais j'ai peur d'é-

tre rappelé à l'ordre encore un coup : transportons-nous à sept heures et demie, heure à laquelle nous sommes entrés dans le bassin de St. Thomas et nous tentons d'arriver au quai.

Mais la Naiade de la rivière irritée de voir un prosaïque bateau-à-vapeur troubler ses eaux sans que nous lui eussions fait de libations, aveugla notre *Palinure* qui n'était rien moins que M. Patton et nous allâmes nous échouer sur un banc de glaise à quatre ou cinq arpens du quai. Le débarquement commença à s'opérer en chaloupes ce qui avec le frottement nous prit deux grandes heures et demie. Ce contretemps ne mécontenta fort personne ; c'était une épisode, une *aventure*, une ombre au tableau.

Dès que tous furent débarqués nous formâmes nos bataillons et nous arrivâmes musique en tête au presbytère où Mr. le curé était sorti sur le poron entouré des ecclésiastiques.

Nous entrâmes à l'Église pour entendre la messe pendant laquelle il y eut, musique, chant et duo de violon à l'élévation.

Quoique nous fussions arrivés *incognito*, il y avait un nombre assez considérable de personnes à la messe. L'Église de St. Thomas est très-vaste ; le dehors n'offre rien de remarquable, l'intérieur est d'une simplicité dont on se départit trop souvent dans l'architecture des Églises ; il se partage en trois nefs. Un jubé et des galeries règnent tout autour de l'église ; le maître autel est élevé de 15 gradins au-dessus du plancher de la nef.

On pourrait désirer dans l'église de St. Thomas, une chaire et quelques peintures. Les colonnes des galeries des nefs latérales paraissent grêles pour la voûte qu'elles supportent ; on dit que l'ordre, le dorique, les voulait ainsi.

Après la messe nous montâmes dans le clocher d'où la vue s'étend fort loin. On découvre sur la côte sud, les églises du Cap St. Ignace, de l'Islet, de St. Jean et de St. Roch des Aulnets : dans le fleuve l'île aux Oies, l'île aux Grues, l'île aux Raux, la Grosse-île, l'île Madame, l'île d'Orléans et plusieurs autres moins importantes, il ne faut pas oublier non plus le cap Tourmente qui présente aux rayons du soleil ses sommets pelés et jaunâtres et les caps bouleversés. Nous fîmes, en passant sur le pont principal, le tour du village ? non ; ... de la ville ? non ... St. Thomas est à l'état de transition, il n'est ni vilain village, il a à la fois l'activité d'une ville et la tranquillité d'un village ; c'est un joli bourg dont les rues sont tracées régulièrement et les maisons entourées de jardins.

Dans le bourg même, deux ponts traversent la rivière du Sud et autre moins